



Devant l'hôtel Villa Massilia à Marseille, pour dire le quotidien de celles que l'on ne voit jamais. PHOTOLA MARSEILLAISE

La révolte des anonymes éclate au grand jour

Précarité

Treize femmes de chambre de la Villa Massilia ont organisé hier devant l'hôtel marseillais un pique-nique revendicatif.

En grève depuis mercredi, elles s'insurgent contre des conditions de travail d'un autre d'âge.

Quel client de cet hôtel et quel touriste étranger se préoccupent de celles qui lissent leurs draps, ajustent leurs oreillers, vident leurs cendriers, nettoient leurs salles de bain ? Anonymes sûrement, transparentes, mais pas muettes pour autant, treize de ces femmes, affectées à l'hôtel Villa Massilia, dans le 8e arrondissement de Marseille, à quelques pas de l'escale Borély, sont en grève depuis mercredi. Soutenues par le syndicat CNT Solidarité ouvrière, elles avaient hier organisé un « pique-nique revendicatif » pour alerter du sort qui leur est réservé par leur employeur, la société STN, dont directeur des ressources humaines et directeur tout court répondent aux abonnés absents depuis le début de ce conflit. Préférant jouer la carte du pourrissement de leur mouvement plutôt que de prêter une oreille attentive à des revendications qui n'ont pourtant rien de bien sub-

versif. « *Juste le respect de nos droits essentiels* », revendique Patricia, qui ne se sent pas d'être exploitée toute sa vie durant par un employeur confortablement installé dans ses bureaux parisiens. Et qui n'a même pas daigné donner signe de vie depuis le début d'un conflit à armes inégales.

Des heures, elles en font « *dans ces chambres parfois plus grandes que nos appartements* », surenchérit Mélissa. Avec, quant la saison est à son comble, ces dépassements d'horaires, les heures supplémentaires « *dont nous attendons toujours le paiement depuis le milieu de l'été dernier. Les mois d'août et d'octobre, nous promet-on, seront bientôt réglés* », reprend Patricia. Plus de contestation possible sur ce point, puisque les «

pointeuses » fonctionnent à plein régime. De cette augmentation prévue des salaires de la convention de nettoyage, plus question non plus.

Et notre vie de femme dans tout ça ?

Et des temps de pause nécessaires, ne serait-ce que pour reprendre un peu ses forces, la STN ne semble avoir cure. Si un espace est bien prévu au sein de cet établissement pour que ces femmes puissent jouir d'un moment de convivialité, elles n'ont guère le loisir d'en profiter. « *La pause de midi, c'est le plus souvent le moment où les clients quittent les chambres. Et c'est là que nous devons intervenir. Donc pour le repas... Et d'ailleurs, avec une prime de*

panier de 2 euros par mois, il n'y a pas grand chose à se mettre sous la dent.

Mais il y a encore d'autres choses dans la vie que ces heures passées au travail. Des congés par exemple auxquels ni Mélissa, ni Patricia, ni leurs camarades n'ont droit. Et puis quand on ne pense même pas aux vacances, il y a encore les enfants à aller chercher à l'école. « *Quand nous dépassons nos horaires de travail, qui peut aller les récupérer avant qu'ils s'inquiètent. où est notre vie de femmes dans tout ça* » ? Une autre conséquence bien réelle et déjà en vigueur de la future loi sur le travail. Le 31 mars, on les attend dans le cortège de protestation.

Gérard Lanux
glanux@lamarseillaise.fr

Grève des travailleurs d'Onet à la Rose

● Une fin de semaine sans résultat pour les salariés d'Onet affectés au nettoyage des autobus de la RTM au dépôt de la Rose. Leur mouvement de grève se poursuit, puisqu'ils n'ont obtenu aucune réponse de la part de leur direction quant à leurs revendications. Essentiellement axées sur une surcharge de travail que certains paient au prix de leur santé. De quatre autobus à remettre au propre de fond en comble, on est passé à onze dans ce dépôt. Travail

de nuit, avec tout ce que cela peut comporter d'éprouvant, « *avec un salaire horaire ne dépassant pas le plafond des 7 euros*, dénonce Nadia, leur déléguée syndicale Force ouvrière. *Pas de prime supplémentaire de salissure ou de panier, comme cela est le cas dans d'autres dépôts* ».

Les méthodes de travail en vigueur à la Rose ont déjà été expérimentées au dépôt d'Arenc. « *Elles se sont soldées par un arrêt cardiaque dont a été victime un des*

salariés », rappelle encore Nadia. Les treize personnes en exercice à la Rose entament donc leur deuxième semaine de grève sans que la direction accepte de discuter sérieusement de ces conditions de travail inhumaines. Le propre d'Onet : tout faire pour laisser les conflits s'éteindre d'eux-mêmes. Après tout, la main d'œuvre, dans le type d'activité qui est le champ d'action de cette société, ne manque pas.

G.L.